

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre VIII

Dans la maison de Zapata, le dîner nous attendait depuis un moment, gargantuesque comme tous les repas de gala en province.

Autour de la table à la longue nappe très blanche, dressée avec une grossière vaisselle de faïence et des gros verres, en plus de don Claudio, maîtresse Gertrude, mon père et moi, s'assirent plusieurs convives d'importance : don Nestor Orozco, recteur du Collège National ; don Quintiliano Paz, député au Congrès ; le Dr Juan Arguello, avocat et sénateur provincial ; don Maximo Colodro, intendant de la ville ; et le Dr Vivaldo Orlandi, médecin italien, qui cumulait les emplois de directeur de l'hôpital, médecin de la police et de la municipalité, professeur au Collège National, et je ne sais plus quoi, à la grande colère de ses collègues argentins.

Celui qui absorba toute mon attention au début, fut, avec justice, le Dr Orlandi. C'était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, haut, mince, sec, aux yeux noirs, petits et très vifs, à la peau olivâtre et rugueuse, au nez aquilin, un peu rouge à l'extrémité, avec une longue chevelure qui, comme la

moustache et le bouc, qu'il portait à la Napoléon III, était d'un noir si naturel qu'il paraissait artificiel. Il parlait peu et avec un rude accent piémontais, sur un ton toujours sentencieux et dogmatique. On m'assura depuis que c'était un chirurgien très habile, le meilleur du pays et qu'il aurait pu conquérir, en tant que médecin, la capitale de la république elle-même. Cela ne m'en imposait pas autant que son chapeau de paille, immense et brillant, qu'il portait sur le côté et enfoncé jusqu'aux sourcils quand il était dans la rue et que, dans la circonstance, il avait soigneusement posé sur une des consoles. Don Nestor m'occupa également ; c'était un vieillard petit et gros, aux cheveux blancs, à la figure de pleine lune, toujours souriant, interlocuteur aimable à la bouche large et rouge dont les lèvres, charnues et sensuelles, luisaient humides comme si elles embrassaient les paroles qu'elles modulaient non sans grâce avec une espèce de mélodie chantante. Il prenait plaisir à parler de « *l'ancien temps* » et à rappeler sa jeunesse ; il semblait chercher le témoignage de maîtresse Gertrude, avec un sourire entendu. Plusieurs fois, on insinua à table qu'il « *avait été très diable* », ce qui m'amusa beaucoup surtout quand il répliqua :

- *Et ne tentez pas le diable... Parce*

qu'encore, encore.. Et souvenez-vous qu'on apprend davantage par le vieux que par le diable ... N'est-ce pas vrai, maîtresse Gertrude ?

- *Comment voulez-vous que je le sache, don Nestor ?* – répondit évasivement l'adjutant, avec un ton ennuyé, qui fit sourire tout le monde, excepté son mari.

Quand mon père parla, enfin, de moi, au dessert – riz au lait couvert de cannelle en poudre, confiture de « *zapallo*¹ » et de coing et tablettes et fruits confits de Cordoue –, je tremblai au bout de la table où l'on m'avait relégué avec l'ordre traditionnel de « *ne pas mettre ma cuillère* » qui veut dire ne pas desserrer les lèvres, comme s'ils eussent voulu que « *j'apprisse à être statue* ». Je tremblai parce que *petit père* dit :

- *Vous avez ici un petit jeune homme qui veut devenir un homme. Il veut étudier pour être « docteur » et compte, comme moi, sur l'aide des amis. Il est encore un peu jeunet, mais il a de l'étoffe. Il va entrer au Collège National et vous, don Nestor, vous pouvez lui donner un petit coup d'épaule.*
- *Avec grand plaisir* – répondit l'interpellé – *Nous lui en donnerons même un grand si c'est nécessaire* – ajouta-t-il en me regardant avec un sourire mi-railleur,

mi-affectueux. – *Tu es bien préparé pour l'examen d'administration ?*

- *Comment dites-vous ? – balbutiai-je, ne comprenant pas la question et l'interpellant avec tout mon manque de savoir-vivre, comme si c'était le plus humble de mes jeunes camarades.*

- *Si tu as terminé tes études à l'école de Los Sunchos.*

Comprenant à moitié, je répondis, non sans un certain orgueil :

- *J'étais moniteur.*

- *Ah ! – s'écria don Nestor, très amusé –. Tu étais moniteur ? Très bien, très bien ! Etre moniteur, ce n'est pas de la crotte de bique, mais ...*

Petit père accourut à mon aide en disant avec finesse :

- *La vérité ... La vérité est qu'il ne sait pas grand'-chose, mais il faut considérer ... il faut considérer combien les maîtres d'école de campagne sont ignorants. Le nommé don Lucas de Los Sunchos est un âne bête ...*

- *Allons, don Nestor, ne faites pas le méchant, et n'humiliez pas cet enfant ... vous savez bien que ce n'est qu'en forgeant qu'on devient forgeron ... Et vous docteur, s'adressant à Orlandi, vous lui donnerez un coup d'épaule !*

- *Il paraît très intelligent – dit sentencieusement le docteur en m'examinant*

avec ses petits yeux scrutateurs –. *Et les jeunes créoles apprennent très facilement.*

- *C'est vrai – acquiesça don Nestor –. Notre jeunesse est vive comme la lumière. Quant à celui-là il s'éveillera au collège. Si pour admettre ceux qui viennent de la campagne nous exigeons qu'ils se présentent aux examens d'admission comme des Pic de la Mirandole, le Collège serait monopolisé pour la ville. C'est pour cela que l'examen est, parfois, une simple formalité, presque un simulacre ... Nous pouvons faire cette concession, confiants dans notre excellent plan d'enseignement et dans le savoir de nos professeurs. Mon petit ami, le Collège National n'est pas l'école primaire de Los Sunchos ; ici, on fait des hommes.*

Je l'avais déjà rencontré ce « *on fait des hommes* » Cet idiotisme devait me poursuivre toute ma vie sans que je sache encore ce qu'il veut dire.

- *Que l'enfant se présente sans crainte –* continua don Nestor en reprenant son humide sourire qu'il avait abandonné un instant –. *Vous serez traité comme si l'on vous présentait sur un plateau. Mais ensuite, attention aux examens de fin d'année ! Alors ..., alors il faudra savoir, mon petit ami, il faut se donner du mal !*

Tout cela, examens, collège, professeurs,

plan d'études, me paraissait parfois, à cause de ma profonde ignorance, une bagatelle, des paroles qui ne signifiaient rien, mais immédiatement après m'intimidait, comme quelque chose de cabalistique et de mystérieux, comme un rite terrible et un arcane que seul le pouvoir de mon père me rendait accessible, si accessible que toutes les difficultés s'évanouissaient devant sa conjuration. Mais, est-ce que cela continuerait toujours ainsi ? ... Et, empiffré de lourdes mangeailles, la tête me tournant par l'effet du vin fort et amer du pays, définitivement rendu par la fatigue du voyage, je commençai à donner de la tête contre la table, « à pêcher » comme disait *petit père*, donnant déjà à moitié et rêvant aux aventures des sociétés secrètes décrites dans les romans comme si elles s'imposaient à un être qui, étranger à moi, fût en même temps moi-même.

- *Tes boeufs s'en vont, l'ami !* – cria mon père en me voyant donner du front sur la nappe maculée de sauce et de vin –. *Va faire dodo. Maîtresse Gertrude, où est la chambre du garçon ?*
- *Je vais le conduire* – dit la vieille en se levant et en mettant fin pour moi à ce repas qui dut assumer de colossales proportions car, beaucoup plus tard, il me sembla entendre au milieu de mes rêves

un grand bruit de voix et de rires.

Les jours qui me séparaient de cet examen d'admission, mystérieux et vaguement craint, passèrent, un peu monotones, mais agréables par la liberté que me procurait mon rôle de doublure de petit père que je suivais partout, m'esquivant, toutefois, pour fumer et pour rôder.

J'entrai dans la vaste salle de classe, voûtée et solennelle, en raison de son peu d'élévation et de son air de catacombes, et je me mêlai aux autres enfants plus intimidés que moi, presque sans voir la table des examinateurs, là-bas, à l'extrémité de la salle, se détachant avec son tapis vert, sa clochette d'argent et sa menaçante boîte aux boules, sur le mur blanchi à la chaux, au-dessous d'un grand crucifix noir en bois et derrière laquelle s'asseyaient : don Nestor, au milieu, avec son petit sourire ; à droite, le Dr Orlandi, avec la moustache et le bouc plus noirs que le bitume ; et, à gauche, un petit homme pâle et sec comme un fagot de sarments, qui, ainsi que je le sus plus tard, était le Dr Prilidiano Mendez, professeur de latin, idolâtre de cette langue qui, bien que morte, était pour lui le palladium du savoir et de la civilisation humains. Qui ignorait le latin « *était dispensé d'avoir du sens commun* », et qui le savait pouvait, selon lui, ignorer tout le reste

et être, cependant, une véritable lumière.

Je ne compris rien aux abracadabrants interrogatoires posés aux jeunes gens qui me précédèrent et demandes et réponses étaient pour moi un bourdonnement agaçant, le marmottement d'une liturgie inconnue. Mais une inquiétude m'opprimait, j'avais complètement perdu mon aplomb de Los Sunchos et quand mon tour arriva, malgré ma conviction d'invulnérabilité, ce fut en tremblant que je m'approchai de la chaise qui, au milieu d'un espace vide et devant le tapis vert, me paraissait le banc d'un accusé ou d'un condamné à mort ...

Que me demandèrent-ils d'abord ? Que répondis-je ? Impossible de le reconstituer ! Je me rappelle seulement que don Prilidiano se pencha vers l'oreille de don Nestor et murmura, pas assez bas pour que je ne l'entendisse, les sens aiguisés par la crainte :

- *Mais il ne sait absolument rien !*

- *Bah ! Il est venu pour cela, pour apprendre. C'est le fils de Gomez Herrera – dit don Nestor.*

- *Ah ! alors ...*

Le Dr Orlandi interrompit l'aparté en me demandant :

- *Quel est le continent le plus grand du monde ?*

Un éclair d'inspiration m'illumina me

faisant souvenir de ce que j'avais entendu de la grandeur de notre pays et je répondis, résolu et catégorique :

- *La République Argentine !*

Tous trois se mirent à rire, Orlandi en redressant ses moustaches d'encre, don Nestor en ouvrant jusqu'aux oreilles sa grosse bouche humide, don Prilidiano avec un « *he, he, he !* » sec et sonore, le choc de deux morceaux de bois. Je me déconcertai et rougis violemment. Don Nestor vint à mon secours en disant d'une voix entrecoupée :

- *Ce n'est pas tout à fait exact ... mais il est toujours bon d'être patriote ... Vous n'appreniez pas la géographie à l'école de Los Sunchos ... C'est bien !*

Je fis le geste de me lever, considérant mon martyr comme terminé, mais le latiniste me retint, me faisant cette question fulminante :

- *Quelle est la fonction du verbe ?*

A moitié debout, la main droite appuyée sur le dossier de la chaise, je levai vers lui des yeux épouvantés et balbutiai :

- *Je ... je ne l'ai jamais vue !*

La colère de don Prilidiano fut étouffée par les rires homériques de ses deux collègues entre lesquels j'entendais don Nestor qui répétait :

- *C'est bien, asseyez-vous ! C'est bien,*

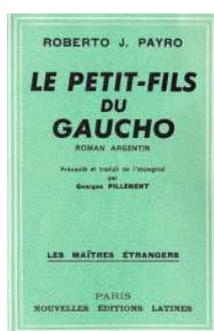
asseyez-vous !

Complètement désemparé, je m'assis à nouveau sur la chaise, me disant que cette fois cette torture ne finirait qu'avec ma mort, mais le recteur parvint à se contenir et me dit plus clairement avec une bonté railleuse :

- *Non, non. Allez à votre place. Allez à votre place.*

Les oreilles me tintaient mais, en passant près des bancs, il me sembla entendre : « *C'est un âne* » et j'eus la pensée de fuir sans m'arrêter jusqu'à Los Sunchos, mais je n'en eus pas la force. Je tombai écroulé à ma place. Comme les professeurs et les élèves avaient ri de moi, de moi, de qui, dans mon village, personne ne se serait aventuré à rire, de moi, Maurice Gomez Herrera !

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « **Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira** », a été publiée dans **La Belgique artistique et littéraire** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>



zapallo